SOL
Franska – Kandidatkurs FRAK11
Mémoire de Littérature (15 crédits)

La double appartenance linguistique chez deux écrivains d'expression française

Étude contrastive des textes autobiographiques d'Akira Mizubayashi et d'Andreï Makine

Hannes Gustafsson
Printemps 2019
Directrice : Carla Killander Cariboni

« Avoir une autre langue, c'est posséder une deuxième âme » [1]

[1]Spivey, Michael J, Mcrae, Ken & Joanisse, Marc F. *The Cambridge Handbook of Psycholinguistics*, Cambridge University Press, 2012 p.616

Abstract : *The autobiographies written in French by the migrant writers Akira Mizubayashi, of Japanese origin, and Andrei Makine, of Siberian origin, will be examined in this essay with particular focus on the authors' reflections on the acquisition of a foreign language and the dual linguistic affiliation in relation to identity shaping.*

Table de matières

1.Introduction **1**

2. But de l'étude et méthode **2**

3. Cadre théorique **3**

3.1 Le pacte autobiographique *3*

3.2 Psycholinguistique *4*

3.3 Translinguisme *6*

4. Présentations des auteurs et des autobiographies **8**

4.1 Akira Mizubayashi, Une langue venue d'ailleurs *8*

4.2 Andreï Makine, Le testament Français *10*

4.3 Correspondance avec les critères autobiographiques identifiés par Philipe Lejeune *12*

5. Analyse **13**

5.1 L'introduction à la langue *13*

5.2 Réalité dédoublée *16*

5.3 Le clivage de soi *18*

5.4 L'étranger partout et l'exil définitif *21*

6. Conclusion **23**

7. Perspectives **24**

8. Bibliographie **24**

1.Introduction

Apprendre la langue nationale du pays d'accueil est, selon de nombreux politiciens, essentiel pour l'assimilation du migrant à la société. Emanuel Macron s'est adressé le 4 Mars 2019 à tous les citoyens européens dans un manifeste intitulé « Pour une renaissance européenne ». Il exige que l'Union Européenne s'oriente vers une position davantage suprarationale pour que le pouvoir central puisse être davantage influent. Il propose, entre autres, que l'UE institue des instances paneuropéennes pour assurer et stimuler la liberté, la protection et le progrès du continent dont les états membres partageraient la responsabilité. Il suggère dans le paragraphe intitulé « Protéger notre continent » qu'un office européen d'asile soit bâti sous l'autorité d'un Conseil européen de sécurité intérieure dont l'objet serait de protéger les valeurs européennes face aux migrations[2].

Rarement évoqués dans les débats sur la migration ou sur les visions européennes, celle du président Macron comprise, sont les défis linguistiques et les défis mentaux que représente pour l'individu la nécessité de s'adapter à un nouveau pays. Par expérience personnelle, je sais à quel point il peut être déstabilisant de vivre dans un pays véhiculant une culture parfois diamétralement différente par rapport à celle du pays d'origine. Le manque frappant de discours politiques abordant des thèmes tels que l'interaction entre la langue et l'identité est problématique. Les thèmes relatifs à l'apprentissage d'une langue étrangère comme la notion d'aliénation, d'altérité et d'image de soi sont d'actualité, y compris pour le débat sur la responsabilité partagée de l'UE en ce qui concerne le flux actuel de migrants qui, pour la première fois, s'installent sur un territoire européen. Ce qui sera activement discuté au sein de l'UE dans les années à venir, sans aucun doute, est la question des attentes de l'État ou des institutions supranationales vis-à-vis des nouveaux arrivants. En conséquence, le revers de la monnaie a tendance à tomber dans l'obscurité, c'est-à-dire la perspective de l'immigrant et surtout le rôle que joue la langue en tant que fabricant d'identité.

D'un point de vue linguistique, nous savons qu'une très grande majorité de la population mondiale parle au moins une langue[3]. D'après ce que l'on connaît, notre capacité de comprendre des notions abstraites, ou de communiquer des pensées complexes s'étendant dans le temps et l'espace nous différencie du reste du monde animal. En tant qu'humains, nous

[2] https://www.lemonde.fr/international/article/2019/03/04/la-lettre-d-emmanuel-macron-aux-europeens_5431354_3210.html
[3] Zufferey, Sandrine & Moeschler, Jacques. *Initiation à la linguistique française*, 2015, p. 19

pouvons discuter une enfance problématique chez le psychologue, ou répondre de manière précise à la question « où est-ce que vous vous projetez dans cinq ans ? » lors d'un entretien d'embauche. Bref, c'est la faculté du langage, unique à l'espèce humaine, qui nous permet d'apprendre des langues, en compagnie desquelles nous construisons nos vies et nos identités[4]. C'est, après tout, grâce à une ou plusieurs langues que nous réussissons à former des pensées et c'est à travers elles que nous parvenons à les communiquer à autrui. C'est à travers la langue, ce code partagé parmi des locuteurs dans une communauté linguistique, que nous modelons nous-mêmes. Ces quelques 6000 codes (langues) avec leurs structures hétérogènes disposent chacun d'un ensemble unique de traits au niveau du vocabulaire, des phonèmes, de la grammaire et de la syntaxe dont les 7 billions d'humains qui cohabitent sur cette terre se servent pour communiquer[5].

L'information qui vient d'être fournie pourrait certes paraître banale à première vue, mais comme nous allons le voir dans les chapitres 3.2 et 5, le fait d'être né dans une communauté linguistique, de disposer d'un de ces codes, a des implications décisives quant à la conceptualisation du monde. C'est la raison pour laquelle la sensibilisation au niveau de la diversité de communautés linguistiques est de valeur considérable non seulement pour la sphère politique, mais aussi pour nous tous.

2. But de l'étude et méthode

Ce mémoire a pour but d'examiner deux récits écrits en français par deux écrivains étrangers pour analyser les réflexions qu'ils mènent sur leur double appartenance linguistique. Ce sont les écrivains migrants Akira Mizubayashi, d'origine japonaise, et Andreï Makine, d'origine sibérienne, qui nous aideront à travers leurs autobiographies à étudier des enjeux quant à l'acquisition d'une langue étrangère (le français) [6].

Dans le prochain chapitre, consacré à la présentation du cadre théorique, nous allons, après une brève introduction au genre autobiographique à l'aide du spécialiste Philippe Lejeune, examiner le rapport entre langue, culture et identité. Nous ferons cela en nous référant à une professeure renommée dans le champ de cognition et langue, Lera Boroditsky[7]. Depuis

[4] Zufferey, Sandrine & Moeschler, Jacques. *Initiation à la linguistique française*, p. 17.

[5] Ibidem p. 48.

[6] Toutes les citations des textes des auteurs se réfèrent aux éditions indiquées dans la bibliographie et nous allons utiliser les abréviations suivantes : *TF* pour *Le testament français*, *ULVA* pour *Une langue venue d'ailleurs*.

[7] http://lera.ucsd.edu/

des années, elle mène des études focalisant sur les rapports entre l'esprit, la langue et le monde. Ces études vont servir de toile de fond lorsque nous analyserons les écrivains susmentionnés. Le phénomène d'écrire dans une langue autre que la langue maternelle est appelé *translinguisme*[8]. En nous référant aux ouvrages consacrés à ce phénomène, ceux par S. Keller, nous présenterons la réflexion sur le translinguisme pour essayer de saisir les enjeux et les défis lorsque l'on choisit d'écrire dans une deuxième langue. Cela nous permettra par la suite de nous poser la question si les témoignages de nos deux auteurs se distinguent de ceux d'autres écrivains se trouvant dans la même situation ou s'il y a des aspects en commun qui confirment des acquis dans ce domaine.

Avec une approche herméneutique, nous avons l'intention d'examiner de manière contrastive et thématique les autobiographies des auteurs immigrants susmentionnés. Les deux illustrent une aliénation, voire une altérité liée à l'acquisition d'une nouvelle langue. Cependant, ce mémoire ne prétend pas décrire le concept d'aliénation dans son intégralité, mais vise à interpréter, contraster et discuter de manière thématique les expériences des auteurs telles qu'elles se manifestent dans les autobiographies. L'importance de la langue pour la conceptualisation du monde et son statut de porteur d'identité seront abordés. Cela se fait principalement du point de vue des auteurs, mais aussi, comme nous l'avons anticipé, à l'aide de sources pertinentes de caractère théorique.

Nous allons discuter et comparer les expériences vécues par les deux auteurs et liées à leur double appartenance linguistique, au niveau des émotions décrites et des opinions évoquées. Nous ferons cela à partir de quatre thèmes qui sont intitulés : l'introduction à la langue, réalité dédoublée, le clivage de soi et enfin l'exil définitif. Elles seront présentées de manière plus approfondie dans le chapitre 5.

3. Cadre théorique

3.1 Le pacte autobiographique

Avant de pouvoir répondre aux questions évoquées ci-dessus et avant de plonger dans la discussion théorique sur les fonctions de la langue et la notion de translinguisme, nous allons brièvement introduire le genre autobiographique, auquel appartiennent, bien qu'à des degrés différents, *Une langue venue d'ailleurs* et *Le testament français*.

[8] Kellman, Steven G. *Switching languages Translingaual writers reflect on their craft*, 2000, p. ix.

Dans son livre *Le pacte autobiographique*[9], Lejeune constate que quatre catégories différentes doivent être considérées pour savoir si un livre est une vraie autobiographie. Ces quatre catégories, chacune composée de certaines conditions à remplir, sont nommées : *forme du langage*, *sujet traité*, *situation de l'auteur* et *position du narrateur*. Les catégories, y compris les conditions, peuvent être réduites à cette définition : « Le récit doit être écrit en prose d'un point de vue rétrospectif. Il est impératif que le récit raconté se concentre sur l'existence de l'auteur lui-même, c'est-à-dire que l'auteur rédige un récit fondé sur sa vie individuelle et son histoire personnelle »[10].

Comme nous pouvons l'observer, c'est, selon Lejeune, avant tout l'accent mis sur l'histoire de la personnalité des auteurs qui doit être au centre. Dans le cas des textes que nous allons étudier dans ce mémoire, cette histoire est intimement liée à celle de l'adoption d'une autre langue. Nous allons cependant le voir (sous 4.3), les œuvres d'Akira Mizubayashi et d'Andreï Makine se situent différemment par rapport aux critères identifiés par Lejeune.

3.2 Psycholinguistique

« Avoir une autre langue c'est posséder une deuxième âme » aurait dit Charlemagne lorsqu'il était l'empereur de l'empire romain, et pendant de nombreuses années des philosophes, des linguistes et des anthropologues ont été en désaccord entre eux en ce qui concerne l'interaction entre la langue, la pensée et l'identité. Or, l'idée que chaque langue génère une vue unique sur le monde, c'est-à-dire une vue linguistiquement relative, se répandaient dans le monde occidental dans les années 50[11]. À l'origine de cette idée se trouvaient les chercheurs Edward Sapir et son disciple Benjamin Lee Whorf. Ils prétendaient que des gens appartenant à une même communauté linguistique structurent leur réalité en fonction des caractéristiques uniques de la langue parlée[12]. Autrement dit, ils prétendaient que la réalité perçue est en grande partie inconsciemment structurée en fonction de la langue. Cette hypothèse, connue sous le nom « l'hypothèse Sapir-Whorf », a été démentie à plusieurs reprises en raison du manque d'épreuves cognitives, mais des études récentes dans le champ de la psycholinguistique montrent que la langue joue un rôle important au niveau cognitif quant à la conceptualisation du monde[13].

[9] Lejeune Philippe, *Le pacte autobiographique*, 1975.
[10] Ibid, p. 14.
[11] https://umwelt.se/sapir-whorf/
[12] Spivey, Michael J, Mcrae, Ken & Joanisse, Marc F. *The Cambridge Handbook of Psycholinguistics*, 2012, p. 616.
[13] Ibid, p. xix.

La psycholinguistique est un champ dans le domaine de la science cognitive qui s'intéresse à la capacité humaine d'apprendre et de communiquer à travers des langues[14]. Lera Boroditsky, l'une des chercheurs la plus éminentes du champ, a mené plusieurs études pour mesurer l'interaction entre la langue, l'esprit et le monde. Boroditsky et son équipe ont, par exemple, montré une image aux participants d'une étude pour observer s'il y a une différence au niveau de la perception d'une action lorsque des locuteurs de deux langues différentes sont exposés au même type de stimuli physique. Les participants devaient regarder la même image et puis raconter ce qu'ils avaient vu. Sur l'image figurait un homme qui faisait accidentellement tomber un vase. L'étude a montré qu'il y avait de très grandes différences dans l'information fournie en fonction de la langue parlée. Certes, la différence au niveau de la description dépend partiellement de l'individu interrogé, notamment de ce qu'il a vécu jadis. Cependant, le résultat a témoigné d'une tendance convaincante chez les locuteurs anglais à décrire l'action sur l'image utilisant des structures grammaticalement actives, alors que les locuteurs hispaniques employaient des structures passives, suivant ce modèle[15] :

A : Tendance chez les locuteurs anglais : Il a cassé le vase
B : Tendance chez les locuteurs hispaniques : Le vase s'est cassé

L'étude a par ailleurs montré que les personnes qui parlaient l'espagnol avaient tendance à se souvenir si l'action était de nature accidentelle alors que les anglais étaient plus enclins à se souvenir du sujet et non de la circonstance dans laquelle l'action s'est déroulée. Cela suggère que l'information perçue et puis retransmise est intimement liée aux *traits navigateurs*[16] de la langue véhiculante ; la structure grammaticale dans cet exemple. La langue en elle-même semble ainsi posséder la capacité à dicter nos pensées dans le sens où elle dirige non seulement où nous mettons le focus, mais aussi comment nous interprétons l'information du monde physique. C'est une raison pour laquelle l'on pourrait argumenter qu'en apprenant une langue étrangère l'on acquiert une autre manière d'interpréter une action. Autrement dit, en apprenant une deuxième langue l'on acquiert une autre vision sur le monde.

Dans une autre étude à dessein d'examiner des associations liées au genre grammatical d'un mot, Boroditsky et ses collègues ont demandé aux participants de décrire un objet avec des traits qu'ils trouvaient convenables. Les participants, cette fois des locuteurs

[14] Ibid, p. 3.
[15] https://www.youtube.com/watch?v=RKK7wGAYP6k&t=727s
[16] Traits navigateurs = Syntaxe, vocabulaire, phonétique etc.

allemands et hispaniques, ont dû décrire des mots tels que *pont* et *clé*. En allemand, *pont* est un nom féminin et *clé* est un nom masculin, en espagnol c'est l'inverse. Les locuteurs allemands se sont servis d'adjectifs culturellement vus comme féminins pour décrire un pont et d'adjectifs masculins lorsqu'ils devaient parler de la clé. La tendance à donner des attributs qui culturellement correspondaient au genre était analogue chez les locuteurs hispaniques[17]. En somme, selon ces études, la langue n'est pas qu'un simple moyen d'exprimer nos pensées, c'est elle qui dirige les pensées que nous souhaitons transmettre. Autrement dit, c'est la structure unique de chaque langue qui génère notre manière de percevoir le monde dans lequel nous vivons et comment nous le conceptualisons[18]. Les informations que l'on choisit de détailler et celles que l'on laisse implicites reflètent et déterminent ainsi la réalité et la culture pour chaque communauté linguistique. Cette divergence au niveau de l'interprétation pourrait s'expliquer par le fait que les membres d'une communauté linguistique ont choisi d'encoder les détails du monde physique pendant des générations et des générations, ce qui a généré une certaine manière d'interpréter le monde. Bref, les aspects jugés nécessaires à raconter et interpréter sont des aspects que les locuteurs d'une culture ont trouvés importants à soulever et cela aurait formé la structure de la langue et la façon dont les locuteurs l'utilisent ainsi créant des navigateurs linguistiques et interprétatifs[19].

Ce rôle central qu'a la langue dans la formation de la pensée et de la personnalité s'actualise entre autres dans le cas du translinguisme, ainsi qu'on définit le phénomène consistant, pour un écrivain, à choisir une autre langue que sa la langue maternelle comme langue d'écriture.

3.3 Translinguisme

Répétons ce que nous avons constaté dans l'introduction : une majorité vaste de personnes dans notre monde savent parler au moins une langue. Cependant, peu nombreux sont ceux qui choisissent de transmettre leurs pensées sur papier. Encore moins nombreux sont ceux qui décident de s'écrire dans une langue étrangère[20]. Le phénomène d'écrire dans une langue autre que la langue maternelle est appelé «translinguisme». Steven Kellman, professeur en littérature comparative, examine dans son livre *The translingual imagination* les réflexions qu'ont menées

[17] *The Cambridge Handbook of Psycholinguistics*, p. 622.
[18] Ibid, p. 630-
[19] Ibid, p. 617-
[20] Kellman, Steven G. *The translingaul imagination*, 2000, p. 2.

d'autres écrivains appartenant à ce domaine. Après avoir étudié un nombre considérable d'écrivains translinguistiques, il soutient qu'ils possèdent la capacité de se libérer des contraintes culturelles et d'osciller entre des frontières linguistiques et culturelles du simple fait qu'ils se trouvent entre deux ou plusieurs langues[21].

Étant donné que chaque langue est composée de différentes structures, l'écrivain(e) est obligé(e) d'inventer une nouvelle voix avec laquelle il ou elle s'oriente dans la nouvelle communauté linguistique. Ainsi, ayant créé une nouvelle voix, c'est-à-dire une nouvelle identité[22], l'écrivain(e) coupe le cordon ombilical avec la langue maternelle et se trouve libre de faire la navette entre les communautés linguistiques. Le fait de pouvoir s'exprimer par écrit dans une langue qui n'est pas celle d'origine, pourrait d'un côté conférer une certaine aisance et liberté grâce auxquelles les écrivains se sentent moins limités dans leur écriture. D'un autre côté, se transcrire dans une autre langue pourrait également produire une sensation de contrainte[23].

Selon un article publié dans le Figaro le 8 Janvier 2009, la langue française occupe une position de premier plan parmi les écrivains étrangers. L'écrivain Ataq Rahimi d'origine afghane est l'un parmi les écrivains qui ont décidé de faire du français sa langue d'écriture. Il explique, lorsque le Figaro l'a interrogé, que c'était plus facile pour lui d'aborder en français des sujets considérés tabous dans son pays natal. Pour l'écrivaine japonaise Aki Shimazaki, la langue française possède une clarté et une exactitude qu'elle ne trouve ni dans la langue ni dans la mentalité japonaise. Pour d'autres écrivains tels que Milan Kundera, il s'agissait plutôt d'un choix politique. Il a déménagé en France à cause de l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie dans les années 60. Pour lui il s'agissait en effet de signaler une rupture avec son pays d'origine, dont il avait honte[24].

Les entrées dans la langue française, comme nous pouvons le voir, sont très variées. Ce que ces écrivains ont en commun, de leur propre aveu, c'est de jouir d'une liberté grâce à l'adoption du français. Tous parlent de leur propre entrée dans la langue et dans quelle mesure ils trouvent que l'acquisition d'une nouvelle langue les a aidés dans leur profession d'écrivain d'une manière ou d'une autre.

Néanmoins, pour l'écrivaine Esmeralda Santiago, d'origine portoricaine, les allers-retours entre l'anglais et l'espagnol compliquaient son écriture. Lorsqu'elle était encore

[21] Kellman, Steven G. *The translingaul imagination*, 2000, p. x.
[22] Ibid, p. 21.
[23] Kellman, Steven G. *Switching languages Translingaual writers reflect on their craft*, p. xvi.
[24] http://www.lefigaro.fr/livres/2009/01/08/03005-20090108ARTFIG00413-le-francais-langue-d-accueil-de-tous-les-ecrivains-du-monde-.php

adolescente, elle et sa famille ont déménagé aux États-Unis où elle a commencé à apprendre l'anglais. Au lieu d'avoir connu l'aisance et la liberté littéraire dont parle Steven Keller, elle a rencontré une multitude d'obstacles lorsque, à l'âge adulte, elle rédigeait son livre *When I was Puerto Rican.* Elle l'a écrit en anglais tout en le pensant en espagnol. Elle dit qu'elle a fait l'expérience d'une perte des deux langues en pensant dans une langue et en écrivant dans une autre. Les mots vernaculaires de sa langue maternelle dont elle a voulu se servir, chacun avec des valeurs inhérentes, n'avaient pas d'équivalent dans l'autre langue[25]. Par conséquent, elle se trouvait dans un espace vide, un non-lieu, entre les langues. Autrement dit, elle était tout à fait consciente de ce qu'elle a voulu transmettre, mais sans avoir les moyens de le faire elle s'est plutôt trouvée dans une prison linguistique que dans un champ libre.

L'alternance et la versatilité linguistique que soulèvent Steven Keller et les écrivains interrogés dans l'article paraissent peut-être anodines à premier vue, mais l'errance entre deux ou plusieurs langues peut également comporter des aspects troublants, comme nous l'avons vu dans l'exemple d'Esmeralda Santiago et comme le montrera l'analyse de nos auteurs. En effet, dans le cas d'Akira Mizubayashi et d'Andreï Makine, l'acquisition d'une nouvelle langue a non seulement été une lutte quotidienne qui a causé des embrouillements personnels, mais elle les a également dotés du statut autoproclamé d'étranger partout.

4. Présentations des auteurs et des autobiographies

Dans cette partie du mémoire nous allons brièvement introduire nos deux écrivains et fournir un résumé assez concis des deux textes. Nous discuterons également, à la fin du chapitre, dans quelle mesure ils répondent aux critères fixés par Lejeune que nous avons abordés dans le chapitre 3.1. De cette façon nous aurons une connaissance utile des auteurs et de leurs œuvres lorsque nous attaquerons l'analyse.

4.1 Akira Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*

Akira Mizubayashi est d'origine japonaise. Il a, entre autres, reçu le Prix du rayonnement de la langue et de la littérature françaises pour son livre autobiographique *Une langue venue d'ailleur*s. Mizubayashi est un écrivain translinguistique, et également professeur de français à

[25] Kellman, Steven G. *Switching languages translingual writers reflect on the craft*, p. 129-132.

l'université Sophia à Tokyo[26]. À travers son autobiographie, le lecteur est introduit au parcours qui a fait de lui un étranger en japonais et en français. Le livre est divisé en 3 parties titrées avec des sous-titres numérotés. Le premier chapitre est consacré à l'adolescence vécue à Tokyo. La deuxième partie prend son élan à Montpellier et traite la vie d'étudiant dans un contexte français. La partie finale s'occupe de la vie adulte de l'auteur et dépeint son quotidien qui se passe entre Tokyo et Paris.

L'histoire commence à Tokyo en 1983. Akira rentre au Japon après avoir passé 3 ans à Paris où il a terminé son doctorat. Il fait la connaissance de Maurice Pinguet, un écrivain français, qui lui propose de traduire et résumer quelques articles afin qu'il puisse gagner de l'argent. Maurice est ravi par la facilité et l'aisance avec lesquelles Akira s'exprime lors de leurs rendez-vous. L'écrivain français lui demande comment il a fait pour atteindre un niveau comparable à celui d'un locuteur natif du français[27].

À partir de maintenant commence l'histoire de la vie d'Akira, racontée de façon rétrospective et chronologique. Il est né en 1951 à Sakata au nord de l'île de Honshū au Japon. Après avoir été initié à la langue française par le biais d'une émission radiophonique nationale à l'âge de 19 ans, il décide de s'inscrire à l'université[28].

Un jour il tombe sur un texte écrit par le philosophe japonais Arimassa Mori. Akira est non seulement ébloui par la beauté de ses essais mais c'est aussi grâce à eux qu'il décide de consacrer le reste de sa vie à l'apprentissage du français[29]. Déterminé à faire de cette langue étrangère un projet de vie, il commence à enregistrer des émissions radiophoniques sur un magnétophone couteux qui lui a été donné par son père[30].

Lors de sa troisième année universitaire, Akira participe à un concours pour des étudiants voulant partir étudier en France. Le prix est une bourse d'étudiant dont il devient bénéficiaire. Il veut suivre des cours de professeur en français sous la tutelle Jaques Proust car celui-ci est spécialiste de la littérature du 18ème siècle pour laquelle Akira épreuve une prédilection[31].

Après avoir passé trois ans à Montpellier et ayant rédigé un mémoire de licence portant sur Jean-Jacques Rousseau, Akira retourne au Japon comme futur époux d'une française et avec l'idée de vivre avec la langue française jusqu'à ce que la mort les sépare.

[26] ULVA, p. 8.
[27] ULVA, p. 19.
[28] ULVA, p. 22.
[29] ULVA, p. 32.
[30] ULVA, p. 42.
[31] ULVA, p. 89.

Désireux de poursuivre ses études, Akira passe un concours pour entrer à l'École doctorale de l'université de Tokyo où il est admis. Déterminé à passer les trois années suivantes à Tokyo avant de repartir pour Paris, il se plonge dans la littérature et s'immerge dans la langue qu'il a promis de ne jamais quitter[32].

Finalement, après des années d'aller-retours entre le Japon et la France, Akira et son épouse Michèle trouvent un emploi en tant qu'enseignants à Tokyo. Devenu professeur en littérature française, Akira se réjouit de pouvoir faire partager son amour de la langue venue d'ailleurs à ses compatriotes[33].

4.2 Andreï Makine, *Le testament français*

Le testament français n'est pas seulement l'histoire d'un jeune garçon tiraillé entre deux appartenances culturelles et linguistiques, mais c'est aussi l'histoire tragique est problématique de la Russie. Néanmoins, nous avons choisi de focaliser le résumé sur la transformation d'Aliocha et non sur l'histoire polémique d'une Russie ravagée par la guerre.

Élu en 2016 à l'Académie française[34], Andreï Makine est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains de la langue française. Il est né en 1957 durant l'ère soviétique à Divnogorsk et il réside en France depuis 1987. Il est le premier écrivain à avoir remporté le Prix Goncourt et le Prix Médicis pour la même œuvre. Or, pour devenir un écrivain avec une telle renommée il a dû surmonter de nombreux obstacles. Dans son roman autobiographique *Le testament français,* paru en 1995, Andreï Makine nous raconte l'histoire de sa vie[35].

Le livre est divisé en quatre parties sans nom et accompagnées de sous-titres numérotés. Le récit démarre dans la maison de Charlotte Lemonnier, la grand-mère d'Andreï. Cette maison, connue en russe sous le nom *Izba*, se trouve dans le village fictif nommé Saranza. C'est dans ce village inventé, au bord de la steppe russe, qu'un dédoublement identitaire accompagné d'un passage translinguistique se produit chez un petit garçon, le narrateur du livre. L'action se déroule à plusieurs époques, tantôt en France tantôt en Russie. Le récit relate autrement dit non seulement l'époque après la deuxième guerre en Russie durant laquelle Makine est né, mais aussi le début du 20ème siècle des deux pays.

32 ULVA, p. 189.
33 ULVA, p. 223.
34 http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/andrei-makine
35 https://www.dn.se/arkiv/kultur/varlden-tar-slut-andrej-makine-skriver-om-sin-dubbla-identitet/

Charlotte Lemonnier s'adresse au petit Andreï, nommé Aliocha dans le livre, en français et avec un ton neutre qui l'enchante. Il se sent adulte auprès de sa grand-mère. Il remarque lors de ses séjours estivaux que le comportement de sa grand-mère se différencie des autres *babouchkas* de la ville[36]. Elle semble posséder un charisme étranger à la norme russe et le garçon, curieux de savoir pourquoi, plonge dans l'histoire familiale.

Subjugué par la voix et par le personnage mystérieux de sa grand-mère, Aliocha est tout oreilles lorsqu'elle lui évoque l'histoire d'une France et d'une Russie lointaines[37]. Pour mieux dessiner le passé à son petit-fils, Charlotte emploie de vielles photos, des livres et des poèmes réunis dans une sacoche en cuir. C'est pendant ces moments très intimes entre les deux que l'image d'un monde français se brosse pour le jeune gosse. C'est par ailleurs grâce à ces moments qu'une éducation bilingue et biculturelle prend forme.

Charlotte raconte à Aliocha les causes et les circonstances de son dépaysement de la France à la Russie. Elle lui relate l'histoire d'une France lointaine et de l'époque des empires, permettant à Aliocha de voyager dans son imagination à travers l'histoire du 20eme siècle. Le narrateur est fasciné par les récits portant sur l'époque des empires et marqués par des repas luxueux, des histoires d'amour et la notion de liberté ainsi que l'image d'un peuple libre[38]. C'est un monde étranger, si différent par rapport au sien, qui surgit dans l'esprit du protagoniste.

Ainsi, passant toutes ses vacances d'été chez sa grand-mère, un amour aigre-doux de plus en plus profond pour la langue française et le pays d'origine de sa grand-mère creuse son âme. Auprès de ses pairs, Aliocha sera la victime de moqueries à cause de son comportement étranger et différent pour lequel il blâme sa grand-mère[39]. Malgré un statut de paria dans la hiérarchie scolaire, Aliocha fait la connaissance d'un autre reclus, Pachka. Chacun des deux trouve du confort dans la compagnie de l'autre et ils passent leur temps de loisir allant à la pêche sur des rives gelées et enneigées. Suite à la mort de ses parents, il est pris sous la tutelle de sa tante. Elle lui fait découvrir la Russie de façon crue et brusque et le protagoniste se croit débarrassé de l'identité française[40].

Cependant il se rend compte après un échec amoureux qu'il n'est ni russe, ni français et il part pour Saranza cherchant à effacer son héritage français dont il était si enthousiaste au début du récit. La grand-mère persuade Aliocha que c'est avantageux d'avoir une double appartenance linguistique et il décide enfin de déménager en France pour recréer sa

[36] TF, p. 33.
[37] TF, p. 35.
[38] TF, p. 53.
[39] TF, p. 248.
[40] TF, p. 208.

vie dans un milieu français[41]. Pourtant, le déménagement en France confirmera son statut d'étranger partout[42].

4.3 Correspondance avec les critères autobiographiques identifiés par Philipe Lejeune

L'autobiographie d'Akira Mizubayashi correspond de façon convaincante aux critères identifiés par Lejeune. C'est non seulement une histoire racontée de manière chronologique et rétrospective, mais il est aussi clair pour le lecteur que l'histoire va traiter la vie de l'auteur. En effet, très tôt dans son œuvre, Mizubayashi annonce au lecteur la date de sa naissance tout en dévoilant d'où il vient : « Ma mère mit un garçon au monde en août 1951 dans une petite ville de province du nord du Japon. L'enfant arriva aux aurores presque tout seul. C'était moi. » [43].

À la différence d'Akira Mizubayashi, Andreï Makine n'annonce pas au lecteur qu'il a l'intention de retracer l'histoire de sa vie dans son livre *Le testament français*. Par contre, quelques événements figurant dans le livre suggèrent que l'histoire traite la vie de l'auteur. Andreï Makine explique lors d'une interview pour « Europe1 » que ses livres représentent lui-même et son être. Au lieu de résumer sa vie en cinq minutes pour répondre à la vaste question « qui es-tu ? », il préfère faire le portrait de sa vie dans ses œuvres, jugeant que c'est seulement à travers le texte qu'il peut rendre justice à cette question[44]. Donc le lecteur peut soupçonner qu'Andreï Makine nous raconte l'histoire de sa vie dans *Le testament français*, mais comme le dit Lejeune « l'autobiographie n'est pas un jeu de devinette »[45]. Et à aucun endroit textuel dans son œuvre, Andreï Makine n'établit le fait qu'il évoque des épisodes provenant de la période entre sa naissance et sa mort. Par conséquent, son œuvre ne rentre pas dans le cadre traditionnel d'une autobiographie pure que propose Lejeune, mais plutôt dans le genre roman autobiographique. Concrètement, Andreï retrace la vie sous le pseudonyme « Aliocha », le narrateur du livre. Celui-ci nous raconte son adolescence et sa maturité dans un cadre partiellement fictif. Makine a en effet inventé le nom de la ville « Saranza » où réside sa grand-mère et le nom de sa ville natale n'est jamais nommé. Donc, nous pouvons constater que le cadre dans lequel se déroule l'intrigue est construit sur une base qui n'a pas de correspondance avec le monde réel. Cependant, sa relation avec la langue française semble correspondre avec ce qui s'est véritablement passé dans la vraie vie. Notamment parce que le protagoniste fait le

[41] TF, p. 292.
[42] TF, p. 313.
[43] ULVA, p. 21.
[44] https://www.youtube.com/watch?v=2MM7dbCOr5I
[45] *Le pacte autobiographique*, p. 23.

même voyage d'exil volontaire qu'a parcouru l'auteur et que Makine a dit, lors d'une interview pour *Dagens nyheter*, que ce sont des événements auto-vécus qu'il traite dans le livre[46].

5. Analyse

Dans ce chapitre, les quatre thèmes mentionnés dans le chapitre 2 seront analysés. Ayant déjà établi dans le cadre théorique la relation intrinsèque entre la langue et la pensée et ayant discuté quelques facteurs avantageux et désavantageux lors de l'adoption d'une deuxième langue, c'est le moment d'analyser et de comparer les témoignages apportés par nos deux auteurs.

Dans le sous-chapitre 5.1 de notre analyse, nous aborderons l'introduction à la langue française en nous posant les questions : comment les deux écrivains entrent-ils en contact avec le français et quel statut porte-t-il pour eux ?

Dans le sous-chapitre 5.2, nous allons comparer des réflexions menées par nos deux écrivains quant à la langue française. Nous visons à discuter à quel point ils attachent de l'importance au rôle que joue la langue pour la perception du monde réel.

Puis, dans le sous chapitre 5.3 nous verrons comment cette perception a causé un regard double sur le monde et par conséquent un clivage de leur personnalité. Nous allons voir comment le clivage de soi ainsi que le double regard sur le monde permettent aux auteurs de se percevoir différemment selon la langue parlée.

Finalement, dans le sous-chapitre 5.4 l'analyse va porter sur l'exil linguistique dans lequel les deux auteurs se trouvent. Dans ce cas-ci, nous jetons de la lumière sur la réconciliation du sentiment d'étranger partout. Nous comparerons leurs pensées sur le fait de se trouver pour toujours sur le trajet entre deux communautés linguistiques. Les thèmes choisis correspondent aux enjeux principaux soulevés par chaque écrivain dans son autobiographie quant à l'acquisition d'une langue étrangère. D'autres thèmes auraient certes pu être approfondis, tels que le contexte culturel ou politique des pays, mais ils resteront en dehors du cadre limité de ce mémoire.

5.1 L'introduction à la langue

46 https://www.dn.se/arkiv/kultur/varlden-tar-slut-andrej-makine-skriver-om-sin-dubbla-identitet/

Dans ce sous-chapitre, nous allons étudier l'introduction à la langue française afin de saisir comment elle se présente pour nos deux écrivains. Comme nous l'avons vu dans le sous chapitre 3.3, les entrées à la langue sont uniques pour chaque écrivain et cela vaut aussi pour nos deux auteurs.

Les années 68-69 sont tumultueuses non seulement dans le monde occidental, mais au Japon aussi. Akira, âgé de18 ans à cette époque, ne fait pas partie des protestations qui s'enchaînent les unes après les autres. Au lieu d'y participer, il observe les manifestations à distance. Plus précisément, il observe les slogans écrits sur les pancartes tout en écoutant la foule les répéter. Les chansons de propagande lui semblent fatiguées, voire peu inspirées. Il se sent atteint d'un malaise linguistique et il ne trouve de confort qu'à travers les mots et la variation des tournures offertes dans la littérature. La langue japonaise qu'il entend dans son entourage, l'unique langue dont il dispose à l'époque et qui l'imprègne, lui semble être une langue pâle : « Bref, des mots dévitalisés, des phrases creuses, des paroles désubstantialisées *flottaient* sans attache autour de moi comme des méduses en pullulement. Partout il y avait de la langue, de la langue fatiguée, pâle, étiolée… ». [47].

Cependant, un jour il tombe sur un texte écrit par le philosophe japonais Arimassa Mori qui s'exprime d'une manière qui n'a rien à voir avec la langue japonaise qu'il entend autour de lui. Akira se demande de quel pays vient la langue qui a influencé Arimassa Mori, lui permettant de s'exprimer dans un japonais qui lui paraît tout à fait inédit. Akira est non seulement ébloui par la beauté des essais écrits par ce philosophe qui a étudié la langue française mais c'est aussi grâce à la rencontre de ses textes qu'il décide de consacrer le reste de sa vie à l'apprentissage du français. D'une façon similaire à l'écrivaine Aki Shimazaki susmentionnée (chapitre 3.3), Mizubayashi remarque une clarté et une précision transmises au japonais par l'intermédiaire de la langue française.

Selon Akira, le magnétophone que lui offre son père, symbolise le travail dur accompli par ce dernier, qui occupe deux postes de travail afin d'avoir suffisamment de moyens pour assurer la réalisation du rêve de son fils. À chaque fois qu'il s'exprime en français, il voit l'image de son père : « Quand je parle cette langue étrangère qui est devenue mienne, je porte au plus profond de mes yeux l'image ineffaçable de mon père… ». [48]. C'est la raison pour laquelle Akira perçoit la langue française comme sa langue paternelle.

Quant à Andreï Makine, l'introduction à la langue française est bien différente par rapport à celle d'Akira Mizubayashi et l'imagerie française prend ainsi une autre forme.

[47] ULVA, p. 23.
[48] ULVA, p. 36

Lorsque Aliocha feuillette les albums de sa grand-mère, il distingue, sur une photo de famille, l'effet éclatant des premières paroles françaises qu'il apprendra dans cette langue héritée de sa grand-mère. Il s'avère que Charlotte a instruit chacun sur la photo pour qu'il dise « petite pomme » juste avant le déclic de l'appareil photo. Ces mots, qui faisaient mystérieusement sourire les gens les rendant beaux, sont les premiers à enchanter le petit garçon qui apprend de sa mère que ce sont des mots de sa langue grand-maternelle[49].

Le soir, sur le balcon étroit de la maison russe, lors de ses séjours estivaux chez Charlotte, elle lui chante des chansons, lui récite des poèmes et lui révèle des fragments d'une France et d'une Russie lointaines. Les images évoquées vont servir en tant que fondement identitaire pour Aliocha. Il dispose à un âge très jeune d'une idée de l'amour et de la mort qui lui a été fournie par sa grand-mère en français. Elle trace par ailleurs la conception d'un France-Atlantide qui prend forme lorsqu'elle raconte l'histoire de la grande inondation dont Paris est la victime en 1910[50]. Cependant, une fois revenu dans sa ville natale après les vacances estivales, il retrouve le rythme régulier de sa vie :

> À la fin des vacances nous quittions notre grand-mère. L'Atlantide s'effaçait alors derrière les brumes d'automne et les premières tempêtes de neige – derrière notre vie russe.[51]

Comme nous pouvons le voir, les introductions à la langue française ainsi que les images se distinguent clairement pour les deux auteurs. Pour Mizubayashi, le fait de s'approprier la langue française est complètement volontaire. À l'inverse, pour Makine c'est une langue transmise et imposée par sa grand-mère. Ils sont tous les deux certes transportés par la langue française mais de manières très différentes. Tout d'abord, l'introduction à la langue française pour Akira et l'intérêt cultivé pour la langue deviennent un facteur rédempteur d'une vie mono-linguistique remplie de grisaille. N'eût été le travail dur mené par son père et s'il n'avait pas eu le soutien moral de ce dernier, Mizubayashi n'aurait pas réussi à s'approprier la langue française et il n'aurait pas revendiqué le statut de langue paternelle pour elle. L'imagerie française à laquelle est introduit Makine, par contre, est celle d'une époque belle et révolue qui prend forme à travers les contes de sa grand-mère. Ceux-ci n'ont par ailleurs pas de correspondance avec l'époque contemporaine dans laquelle le protagoniste grandit. Du simple fait que sa grand-mère lui transmet l'histoire de son enfance en français, la langue française devient le véhicule de détails d'un temps perdu, rempli de contes mystérieux. Pour Mizubayashi, le français symbolise

[49] TF, p. 17.
[50] TF, p. 46.
[51] TF, p. 63.

le facteur émancipateur d'une vie quotidienne ennuyeuse, ainsi que le travail dur qu'a mené son père.

Cependant, après être devenu le bénéficiaire d'une bourse d'étudiant, Akira déménage à Montpellier, n'étant pas au courant de ce que la richesse d'une nouvelle langue pourrait générer comme effets secondaires en termes d'image de soi et d'identité. C'est maintenant pour le jeune adulte que l'expérience d'une seconde naissance linguistique se forme alors que cette formation s'est créée lorsque Makine était encore enfant. Pour Makine, l'imagerie française et les histoires qui ont fait partie de son éducation bilingue qu'il croit anodine se heurtent pour la première fois de manière frappante dans un cadre écolier.

5.2 Réalité dédoublée

Dans ce sous-chapitre nous allons voir à travers quelques extraits comment nos deux auteurs aperçoivent les langues adoptées et comment la langue en elle-même semble nuancer, voire altérer leurs perceptions du monde.

Aliocha se croit débarrassé des émotions qu'ont provoquées les récits de sa grand-mère, mais il se rend compte lors d'une journée scolaire qu'il porte un regard double sur sa vie. Lorsque le professeur raconte l'histoire du tsar Nicolas II, suivant le curriculum scolaire soviétique, Aliocha s'oppose à l'image de ce personnage qui lui est présentée. Le tsar dont il a entendu parler par sa grand-mère en français ne ressemble à rien de ce « царь » (tsar en russe) dont parle le professeur. Les deux mots apportent des connotations diamétralement opposées l'une à l'autre et Aliocha décide qu'il vaut mieux occulter cette double sensibilité franco-russe afin d'être épargné des moqueries de ses camarades d'études : « Je compris qu'il faudrait cacher ce deuxième regard sur les choses, car il ne pourrait susciter que les moqueries de la part des autres. »[52].

Nous avons vu dans la présentation des recherches en psycholinguistique (3.2) que lorsque deux locuteurs de deux langues différentes sont obligés de décrire des objets avec des mots convenables, il y a une différence en fonction de la langue parlée. Certes, dans l'exemple de Makine cela pourrait s'expliquer par l'histoire du tsar qui a été relatée de façon différente dans les deux langues. Or, il explique de manière implicite plus tard dans son livre, lorsqu'il réfléchit sur la sonorité et le genre des deux langues, qu'il porte un regard double sur les langues ainsi que sur le monde physique. Autrement dit, sa double appartenance linguistique

[52] TF, p. 66.

dédouble ou altère sa manière de percevoir le stimuli physique présenté et son interprétation de celui-ci, comme nous pouvons le voir dans l'extrait ci-dessus :

> Enfant, je me confondais avec la matière sonore de la langue de Charlotte. J'y nageais sans me demander pourquoi ce reflet dans l'herbe, cet éclat coloré, parmué, vivant, existait tantôt au masculin et avait une identité crissante, fragile, cristalline imposée, semblait-il par son nom de *tsvetok,* tantôt s'enveloppait d'une veloutée, feutrée et féminine – devenant une fleur[53].

Ce rôle central qu'a la langue dans la formation de la pensée et de l'appartenance linguistique se retrouve également dans l'autobiographie de Mizubayashi. Il mène une réflexion sur le mot « musique » qui en japonais se traduit en « ongaku ». Dans la langue japonaise, la catégorisation entre féminin et masculin n'existe pas. La langue japonaise ignore autrement dit le genre grammatical. Pourtant, Akira dit que s'il était obligé de donner un genre au mot « ongaku », il l'attacherait au genre masculin : « *Ongaku* doit vibrer comme un nom masculin : *le* musique et et non *la* musique »[54]. En d'autres termes, bien qu'une langue telle que le japonais ne soit pas catégorisée après la notion du genre, les locuteurs initiés à d'autres langues sont enclins, à en juger par l'exemple précédent, à associer ou conceptualiser des mots comme étant plutôt masculins ou plutôt féminins. Les mots d'une langue, en eux-mêmes, ne sont ainsi pas des noms vides qu'il faut apprendre par cœur, mais des entités remplies d'histoires et de couches complexes pour celui qui s'est laissé imprégner par une autre langue.

Sur la même ligne de pensées qui vient d'être présentée, Akira développe la réflexion sur le mot « ongaku » en comparant les langues avec des instruments musicaux. Il est en effet de l'avis que les langues sont des instruments dont les locuteurs se servent pour transmettre une musique propre à la langue elle-même. Cela est visible dans l'extrait suivant : « Chaque langue a ses lieux propres, ses situations singulières pour faire vibrer sa musique » [55].

En parlant de la langue en tant qu'instrument, Akira veut dire que chaque langue est unique et que les langues sont des outils avec lesquels les locuteurs créent leur propre musique, c'est-à-dire leur propre réalité. L'on pourrait, par exemple, faire la comparaison entre une guitare et un violon. Les deux instruments ne parviennent pas à transmettre les mêmes types de sons (parce qu'ils sont construits de matériaux différents) et par conséquent peut-être pas non plus les mêmes types d'émotions. Quant aux langues, elles aussi sont composées de structures hétérogènes avec une syntaxe, un vocabulaire et une intonation uniques pour chacune

[53] TF, p. 271.
[54] ULVA, p. 55.
[55] ULVA, p. 156.

d'entre elles. Bien qu'elles aient la capacité de jouer les mêmes notes, c'est-à-dire d'exprimer les mêmes pensées, elles parviennent de manières différentes et variées à transmettre l'information visée. Lorsque Oscar Wilde a expliqué pourquoi il a choisi d'écrire sa pièce de théâtre *Salomé* en français, il trace la même sorte d'analogie que Mizubayashi comme nous pouvons le voir dans l'extrait ci-dessous :

> I have one instrument that I know that I can command, and that is the English language. There was another instrument to which I had listened all my life, and I wanted once to touch this new instrument to see whether I could make any beautiful thing out of it. [56]

Comme on le voit, nos écrivains prennent position quant à leur perception de la langue. Bien que Makine le fasse de manière implicite lorsqu'il parle de la matière sonore de la langue de Charlotte, il se trouve sur la même ligne de pensées que Mizubayashi et Wilde. Les langues sont des instruments produisant des émotions qui se distinguent entre elles, même si elles jouent les mêmes notes. Cela est par ailleurs en harmonie avec ce que constate Lera Boroditsky lorsqu'elle soutient que les langues dirigent comment nous interprétons l'information qui nous vient du monde physique, vu qu'elles provoquent des associations ainsi que des émotions parfois dichotomiques, comme dans le cas de nos écrivains bilingues (voir sous-chapitre 3.2).

En outre, les citations ci-dessus montrent l'un des grands défis que Mizubayashi et Makine ont dû affronter pour se familiariser avec une nouvelle langue. Premièrement, l'obstacle principal n'était pas d'apprendre de nouveaux mots, mais plutôt d'apprendre et de comprendre les significations et surtout dans quels contextes il fallait les insérer. Deuxièmement, les deux écrivains devaient se rapporter à un monde étranger qui n'était pas le leur et qui devait être conquis. Ils contemplent les langues d'une position d'étranger et se trouvent osciller entre les deux. Toutefois, cela a abouti à un clivage de soi et au surgissement d'un espace entre deux langues et deux identités.

5.3 Le clivage de soi

Dans le sous-chapitre précédent, nous avons étudié à quel point la langue semble altérer, chez nos deux écrivains, leur manière d'interpréter le monde. Dans celui-ci, nous allons discuter

[56] *The translingaul imagination*, p. 19.

comment cette vue dédoublée mène les écrivains à douter d'eux-mêmes et comment elle les amène à se percevoir sous deux optiques différentes.

Lors d'un été passé chez sa grand-mère, Aliocha, à l'âge de 13, ayant écouté une myriade de contes diversifiés, comprend petit à petit la complexité de son appartenance française et de son passé familial. Aliocha se dédie à une année très studieuse pendant laquelle il avale tout ce que la bibliothèque propose d'intéressant en ce qui concerne la France[57]. Une année après, Aliocha retourne chez Charlotte avec une frustration sensible. En fait, toutes ses heures passées en étudiant n'ont pas fait de lui quelqu'un d'autre. Il se trouve ainsi face à un conflit intérieur : « Je voulais que la France greffée dans mon cœur fasse de moi un autre. » [58].

Cependant l'adolescent se réjouit de sa liberté d'adulte. Sa mère est allée à l'hôpital pour un simple examen. Pendant que sa mère est hospitalisée, il remarque que la transformation personnelle qu'il avait attendue se déroule la nuit lorsqu'il se promène dans sa ville natale. Il parle avec lui-même en français et se croit être plus beau et séducteur en français qu'en russe. Le présent devient flou et chaque moment qu'il passe dans cette transe le rend étranger à lui-même :

> Chaque demi-heure gagnée sur la nuit étoffait mon mirage français. Je n'appartenais plus ni à mon temps ni à ce pays. Sur ce petit rond-point nocturne je me sentais merveilleusement étranger à moi-même. [59]

Sa mère meurt tragiquement à l'hôpital et peu de temps après, son père meurt aussi. La sœur ainée de son père s'occupe de l'adolescent et c'est à travers ses manières brusques qu'Aliocha fait un retour à l'identité russe. Il porte le deuil de ses parents en russe, une langue qu'il associe avec le mal et la souffrance : « Oui, si à la mort de mes parents, il m'arriva de pleurer c'est parce que je me sentis Russe. »[60].

Sa tante devient l'instigatrice d'une profonde prédilection qu'éprouvera Aliocha pour l'identité russe. Elle apporte avec elle un souffle de réalité ou comme l'écrit Makine : « un univers autrefois éclipsé par la France de Charlotte. »[61].

L'univers imposée par Charlotte est un univers rempli des histoires d'amour et d'un passé velouté, alors que l'univers imposée par sa tante, l'univers russe, est l'équivalent

[57] TF, p. 153.
[58] TF, p. 167.
[59] TF, p. 198.
[60] TF, p. 205.
[61] TF, p. 201.

d'une réalité brusque remplie de souffrance. Les associations provoquées par les deux univers linguistiques causent des traits personnels différents. Aliocha se croit par exemple être plus beau et plus séducteur en français qu'en russe, tandis qu'il se trouve incapable de regretter la mort de ses parents en français. C'est une aliénation visible de lui-même.

La lutte intérieure de Makine, c'est-à-dire les optiques par lesquelles il se perçoit à travers les deux langues, se distingue de la lutte intérieure de Mizubayashi. Une fois arrivé sur le sol languedocien et à l'université Paul Valery, Mizubayashi s'installe dans sa chambre d'étudiant. Affamé, il cherche à saturer son ventre. Il demande à une jeune fille d'indiquer le restaurant universitaire le plus proche. En essayant de la remercier pour l'indication, Akira s'adresse à elle maladroitement comme « monsieur ». C'est la première bévue inguérissable d'une éducation française, parsemée d'erreurs linguistiques[62].

Pourtant, Mizubayashi était généralement heureux d'apprendre une nouvelle langue. Le français lui a permis de plonger dans une mer étrange et profonde remplie de mots, d'expressions et de traits linguistiques qui le nourrissait. Au cours de son apprentissage, il se rend compte que le japonais et le français interagissent et se croisent. Cela lui permet de découvrir de nouveaux aspects des caractéristiques inhérentes à sa langue maternelle et des effets de contraste entre les deux langues :

> Loin du mon pays, je bénéficiais du bonheur d'être à l'écoute de la profusion de paroles prononcées par les Français que je croisais ou côtoyais ; et assez vite, j'observai qu'ils faisaient un grand usage d'expressions *appelatives*. J'avais fait suffisamment d'exercices de version pour savoir que celles-ci posaient problème lorsqu'il s'agissait de les transposer dans la langue japonaise… [63]

Pour apprendre à naviguer dans la nouvelle mer linguistique il a, en plus, dû être audacieux comme l'est un enfant quand il doit prononcer des mots en essayant de les insérer dans un contexte juste. L'adoption de la langue étrangère le rend audacieux et cette audace est une nouvelle dimension de sa personnalité qui l'amène parfois à se dévoiler en tant qu'étranger : « J'étais devenu hardi. Je l'avais déjà remarqué, on devient hardi plus facilement dans une langue qu'on ne maîtrise pas entièrement. » [64].

Néanmoins, la vie dans le nouveau pays n'était pas que satisfaisante. Rester soi-même tout en s'adaptant à la langue et à la culture françaises n'était pas une équation réalisable.

[62] ULVA, p. 99.
[63] ULVA, p. 163.
[64] TF p. 101.

En commettant de simples erreurs linguistiques, Mizubayashi a commencé à se mettre en question, comprenant que la représentation de lui-même changeait en fonction de la langue. Il n'était pas content de la façon dont les limitations linguistiques en français le faisaient passer pour quelqu'un qui ne correspondait pas à la représentation de soi-même liée à la langue japonaise : « Je me haïssais dans cette représentation de moi » [65]. Malgré un mépris de la représentation de lui-même en français, il ne perd pas l'esprit. Il devient en effet plus audacieux et plus travailleur.

Pour Akira, l'idée d'avoir perdu son identité japonaise lui vient à l'esprit lorsqu'il retourne dans son pays natal. Finalement, après des années d'allers-retours entre le Japon et la France, devenu professeur en littérature française, Akira se réjouit quant à lui de pouvoir partager son amour de la langue venue d'ailleurs avec ses compatriotes. Pourtant, il se rend compte, une fois atterri sur le sol natal lorsqu'il mène une réflexion sur toutes les années qu'il a fréquenté la langue française, qu'il ne se perçoit ni comme japonais ni comme français :

> Le jour où je me suis emparé de la langue française, j'ai perdu le japonais pour toujours dans sa pureté originelle. Ma langue d'origine a perdu son statut de langue d'origine. J'ai appris à parler comme un étranger dans ma propre langue. Mon errance entre les deux langues a commencé… Je ne suis donc ni japonais ni français[66].

Bref, nos écrivains se perçoivent différemment en fonction de la langue parlée. Mizubayashi est de l'avis que la langue française cause une représentation de lui-même qui ne correspond pas avec la représentation qu'il souhaite transmettre. Makine oscille entre deux personnages – un personnage français rêveur et un personnage russe réaliste. En somme, nos deux auteurs se trouvent tiraillés entre deux identités sans appartenir complètement ni à l'une ni à l'autre. Ils se trouvent par conséquent dans la catégorie *d'étranger partout* que nous développerons dans le sous chapitre prochain.

5.4 L'étranger partout et l'exil définitif

Ayant établi la transformation personnelle causée par la langue française à travers le point de vue introspectif de nos deux auteurs, nous allons analyser comment ils sont aperçus à travers les yeux des autres. Il nous paraît ainsi logique, après avoir discuté leurs réflexions sur la langue

[65] ULVA p. 105.
[66] ULVA p. 261.

et sur comment la double appartenance linguistique a créé un espace entre deux langues et deux identités, de terminer cette analyse en nous tournant vers le point de vue de leur entourage.

À force d'avoir consacré tout son temps aux études portant sur l'histoire française, Aliocha a mené une vie solitaire, étant aux yeux des autres « un pas mûr ». Le fait de porter le regard sur un passé français se fait remarquer dans son entourage et ce n'est pas apprécié par ses pairs. Après un rendez-vous amoureux qui tourne mal, les camarades de classe se moquent de lui. À leurs yeux, il ne sait pas faire l'amour à cause de son personnage tiraillé entre deux identités. Il est un « Frantsouz », c'est-à-dire un Français en russe. Furieux, Aliocha part pour Saranza afin d'effacer une fois pour toutes cette greffe devenue stigmate, qui l'empêche d'appartenir au monde réel :

> J'allais dans cette petite ville ensomeillée, perdue au milieu des steppes, pour détruire la France. Il fallait en finir avec cette France de Charlotte qui avait fait de moi un étrange mutant, incapable de vivre dans le monde réel.[67]

La capacité de faire le voyage entre deux mondes est perçue comme une condamnation. Pourtant, Charlotte parvient à convaincre le protagoniste de l'avantage de porter un double regard sur le monde et Aliocha, se rendant compte que le français peut être un outil très utile, finit par accepter son dédoublement identitaire. Le protagoniste émigre en France où il commence à rédiger la biographie de Charlotte. Néanmoins, les éditeurs à Paris refusent de croire que l'auteur russe a composé ses œuvres directement en français et Aliocha est obligé d'inventer un traducteur qui aurait traduit ses livres du russe en français. Cela est l'épreuve finale qui fait du protagoniste un étranger égaré dans les deux pays évoqués :

> Je me disais, d'abord avec amertume, plus tard avec le sourire, que ma malédiction franco-russe était toujours là. Seulement si, enfant, j'étais obligé de dissimuler la greffe française, à présent c'était ma réussite qui devenait répréhensible[68].

Quant à Mizubayashi, il est souvent pris par d'autres pour un immigrant issu de l'immigration chinoise ou un vietnamien né en France. Il se trouve souvent dans une situation où il a besoin d'expliquer qu'il est un francophone né au Japon, sans rapports familiaux avec la France :

[67] TF p. 248.
[68] TF, p. 313.

> Combien de fois ! On m'a souvent pris aussi pour un Vietnamien né en France ou un Chinois issu de l'immigration, grandi en France. Chaque fois, j'ai dû expliquer et préciser : – Non, je suis un pur produit japonais...[69]

La lutte que nos deux auteurs ont menée contre l'aliénation a donné un résultat contraire par rapport à celui qui était attendu. Le désir obstiné de maîtriser et de découvrir la langue française les a rendus étrangers partout, c'est-à-dire non seulement aux yeux des autres, mais aussi par rapport à eux-mêmes. Vu qu'ils sont regardés en tant qu'étrangers par les autres et par eux-mêmes, l'on pourrait dire que l'aliénation a conduit nos deux écrivains vers le précipice d'un exil définitif.

En somme, il est clair que la nouvelle communauté linguistique dans laquelle ils avaient tant souhaité entrer a donné lieu à une altérité et à une double aliénation pour nos écrivains ainsi qu'à une errance d'identités inévitable. Autrement dit, une étrangeté ressentie toujours et n'importe où.

6. Conclusion

Comme nous l'avons indiqué dans le chapitre 2, cette étude a eu pour but d'examiner les expériences vécues, les émotions évoquées et les réflexions menées par les deux auteurs liées à leur double appartenance linguistique. Dans le cadre théorique, nous avons abordé les critères autobiographiques selon Lejeune qui ont montré que les deux autobiographies se distinguent au niveau structurel. À la différence de Mizubayashi, Makine ne précise pas dans son autobiographie qu'il va raconter l'histoire de sa vie. C'est la raison pour laquelle *Une langue venue d'ailleurs* rentre dans le cadre traditionnel d'une autobiographie pure, alors que *Le Testament Français* se laisse plutôt définir de roman autobiographique.

En outre, nous avons vu à travers des études menées par Lera Boroditsky comment la langue peut influencer et guider notre manière de regarder le monde. Steven Kellman, quant à lui, nous a présenté des opinions d'autres écrivains translingues par rapport à la double appartenance linguistique.

L'analyse nous a montré non seulement comment la langue française a permis à nos auteurs de voir le monde différemment, mais aussi comment elle les a rendus étrangers à eux-mêmes et aux yeux de leur entourage.

Bref, ce sont deux histoires qui traitent un déménagement linguistique et identitaire. Les deux auteurs ont expérimenté une naissance linguistique dans la langue autre

[69] ULVA, p. 19.

qui les a formés de façons différentes. Les deux sont les victimes de la formation d'une double étrangeté, c'est-à-dire qu'ils se reconnaissent en tant qu'étranger partout. Cela a donné lieu à une sorte d'asymétrie identitaires entre les personnages en fonction de la langue parlée.

7. Perspectives

Comme nous l'avons vu tout au long du texte, la langue est intrinsèquement liée à notre identité ainsi qu'à notre perception du monde. Elle est en somme l'image réfléchie d'une culture. Cette étude a mis en relief les défis mentaux et culturels de deux écrivains qui ont appris une langue autre que leur langue maternelle. Il existe bien sûr des langues dans des langues, c'est-à-dire des variétés dans l'intonation et l'usage du vocabulaire, que ce soit en français, en suédois ou en japonais. Ce qui serait intéressant à examiner, c'est si la conceptualisation du monde change lorsque deux locuteurs de deux dialectes différents se trouvent face au même type d'exercice qu'ont mené Lera Boroditsky et son équipe. Si ma langue limite et dirige ma manière de conceptualiser le monde, cela vaut peut-être aussi pour les dialectes et pourquoi pas pour les sociolectes d'un pays, comme le montre très bien Annie Ernaux dans son livre autobiographique *Les armoires vides*.

8. Bibliographie

Sources primaires

Mizubayashi, Akira. *Une langue venue d'ailleurs, Édition Gallimard, 2011*.

Makine, Andreï. *Le testament français, Mercure de France, 1995*.

Sources secondaires

Kellman, Steven G. *Switching languages Translingual Writers Reflect on Their Craft,* University of Nebraska press, 2003.

Kellman, Steven G. *The translingual imagination,* University of Nebraska press, 2000.

Zufferey, Sandrine & Moeschlier, Jaques. *Initiation à la linguistique française,* Armand Colin, 2015.

Spivey, Michael J, Mcrae, Ken & Joanisse, Marc F. *The Cambridge Handbook of Psycholinguistics,* Cambridge University Press, 2012.

Lejeune Philippe, *Le Pacte Autobiographique,* Éditions du Seuil, 1975.

https://www.dn.se/arkiv/kultur/varlden-tar-slut-andrej-makine-skriver-om-sin-dubbla-identitet/
Rotkirch, Kristina. Publié 1996-06-05 et consulté 2019-05-15

https://www.youtube.com/watch?v=2MM7dbCOr5I
Andreï Makine : "La langue et la civilisation française comptent"

Europe 1, publié 2016-03-11 et consulté 2019-05-13

http://lera.ucsd.edu/
Boroditsky, Lea. Consulté 2019-04-23

https://www.youtube.com/watch?v=RKK7wGAYP6k&t=727s
Lera Boroditsky ted talk publié le 2018-05-02 et consulté 2019-05-20

http://www.lefigaro.fr/livres/2009/01/08/03005-20090108ARTFIG00413-le-francais-langue-d-accueil-de-tous-les-ecrivains-du-monde-.php
Article, *Publié 2019-01-08 et consulté 2019-04-03*

https://www.lemonde.fr/international/article/2019/03/04/la-lettre-d-emmanuel-macron-aux-europeens_5431354_3210.html

Publié 2019-03-04 et consulté 2019-03-20

https://umwelt.se/sapir-whorf/

Publié 2018-11-01 et consulté 2020-02-17